mémoire plurielle



LA MÉMOIRE, vous le savez mieux que quiconque, est pour nous non seulement un devoirmaisune partie essentielle de nous-

mêmes. Et cette mémoire, nous l'avons reçue en

héritage, venant de nos parents, proches ou plus anciens. Voici que nous sommes déjàaunumérocinquante de notre Mémoire Plurielle et c'est toujours avec la même joie, le même enthou-

siasme que nous abordons la rédaction, l'invention des articles qui la composent. Cette fois-ci, inspirés parlafindel'année, nous avons recherché dans notre mémoire collective, un écho des pays que nous avons



aimés. Le premier est une évocation d'un grand baroudeur au Marocdans les années 1914-1918, troublé par le tableau que formait un jeune ménage

s o m m a i r e



Éditorial Jeanine de la Hogue	3
Noël berbère Jean Verchin	5
Lettre de soldat, de l'Aurès au Vaucluse Anonyme	8
Sports d'hiver, Itzer, 1953 Raymond Rousselle	12
Chevauchée en Tunisie Guy de Maupassant	17
Un camion de l'Afrikan Korps pour découvrir le désert Yvonne Pagniez	20
L'automne qui vient Anna de Noailles	28
Paroles de désert	30
Point Livres Repères Bibliographiques Jeanine de la Hogue	32

Mémoire plurielle, Les Cahiers d'Afrique du nord. N° 50

Édité par Mémoire d'Afrique du Nord

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax-: 01-45-42-78-75. www.memoireafriquedunord.net

Directeur de la publication : Jeanine de la Hogue,

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Hélène Boutigny, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicki, Hélène Laurent, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot, Rémi de Vulpillières.

Trésorier-: Yves Richardot. ISSN-: 1 - 284-43-221

© Mémoire d'Afrique du Nord

Abonnement à Mémoire plurielle, 20

Adhésions à l'association Mémoire d'Afrique du Nord-:

Membre actif à partir de 6,

Membre bienfaiteur : à partir de 15 , Membre donateur : à partir de 30

Le numéro : 5 , le numéro spécial 7

Réalisation : Coriat Impression : Promoprint

Les Cahiers 2

et leur nouveau-né, évocations en sible d'un Noël éternel. Autre souvenir de Noël, vécu par un soldat dans un Aurès fragile, avec l'exemple d'une famille de colons, symbole de



paix. Le docteur Maxime Rousselle, avec talent et beaucoup de pudeur, nous donne à vivre un épisode de ce métier qu'il a fait si longtemps, métier de courage et d'abnégation de

ces médecins de bled à qui on ne rendra jamais assez hommage. Nous avons souvent fait appel au talent de Guy de Maupassant, ses souvenirs dechevauchée en Tunisies' intègrent parfaitement à notre héritage de mémoire, au point que nous avons l'impression d'avoir nous-mêmes vécu cette chevauchée. Autre vovage singulier, c'est

cette équipée d'une jeune journalistemétropolitaine, seule Européenne à bord d'un camion de l'Afrika Korps. Là aussi, son récit nousentraîneetsessouvenirs deviennent les nôtres.





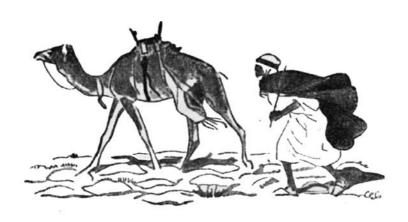
Et puisque nous étions au Sahara, comment ne pasciterces paroles de désert qui accompagnent les images toujours si belles que suscitent ces paysages?

Ce cinquantième numéro, le dernier de l'année, nous est l'occasion de jeter un coup d'œil surtoutes les pages de mémoire que nous avons partagées avec vous, une mémoire multiple, plurielle, variée mais toujours vraie et que nous

continuerons à évoquer avec vous. Notre pensée va aussi, en ces jours, avec reconnaissance et amitié, à celui qui nous a aidés depuis le début et en couragés à pour suivre malgré les difficultés, ce devoir de mémoire, devenu chaque jour un plaisir de mémoire. Jacques Augardeauraitété heureux de fêter ce numéro cinquante, preuves'il en est que la mémoire passe bien par l'écriture.

Permettez-moi, au nom de toute not re équipe, de vous souhaiter, après de bonnes fêtes, une année telle que vous la désirez, peup lée de mille choses heureuses.

Jeanine de la Hogue



Noël berbère

Jean Verchin

Il y a un peu plus de vingt ans, Jean Verchin était venu présenter l'ouvrage qu'il venait de publier, aux éditions Le Signor, Burnous au vent et sabre au clair. Il nous avait raconté les heures exaltantes qu'il avait vécues au Maroc de 1910 à 1914, dont une longue méharée en compagnie du père de Foucauld, et cette impression extraordinaire d'avoir été projeté dans un «Sahara archaïque et un Maroc médiéval», comme il le disait lui-même avec nostalgie. Il nous avait proposé de publier plusieurs textes et, en cette période de fin d'année, il nous est agréable, en souvenir de lui, de vous offrir ce conte de Noël.



Donc, ce jour-là, c'était Noël. L'allégresse était générale, l'ordinaire des trois unités était sorti... de l'ordinaire et c'est au milieu d'une euphorie de circonstance que je fus, sitôt midi, désigné pour accompagner la patrouille.

Ceci représentait cinq heures de marche à bonne allure et, pour éviter aux légionnaires, pourtant marcheursintrépides comme chacunsait, des écarts pour la nécessité des reconnaissances imprévues, quatre cavaliers accompagnaient la patrouille; c'est-àdire que ce 25 décembre 1912, je quittai la Redoute avec mes trois Tabors, à la suite des vingt légionnaires qui scandaient une marche d'Outre Rhin. L'atmosphère était fraîche, il faisait beau, on voyait loin, tout allait bien.

Il y avait trois heures que nous marchions sans que rien d'anormal ne se fûtrévélé, lors que Mohand, un de mes cavaliers, mefit remarquer un efumée que la distance rendait imperceptible, et qui montait d'une faille de la falaise. Comme elle se trouvait à environ 500 mètres, je demandai au chef de patrouille l'autorisation d'aller me rendre compte de l'identité de ceux qui gîtaient là. Il acquiesça et mon bon cheval m'emmena au petit galop de chasse. Je mis pied à terre devant la grotte d'où sortait une fumée odoranteetcaractéristiqueducèdrequise consume.

Ma carabine à la main, je pénétrai danslerocherlorsque,brusquement,je metrouvaidanslacrèchedeBethléem. Je restai figé et sans voix.

Saint Joseph et la Vierge Marie ne parurent pas s'étonner de me voir là. Lui, qui semblait âgé d'environ trente cinqans, avait une barbe rousse et des yeux clairs; assis ou plutôt accroupi, les genoux à la hauteur du menton, enveloppédanssadjellaba, il sechauffait les mains au feu de cèdre. Elle, très jeune, avait le visage régulier des madones de Fra Angelico. Vêtue d'un haïk de toile bleue, elle avait le front ceint d'un bandeau de toile blanche qui lui restituait la ligne traditionnelle des femmes de Galilée. Elle agitait audessus de son enfant, afin d'écarter la fumée, une branche de palmier nain. Le nouveau-né, enfoui dans une couverture de la ine multicolore, regardait devant lui, sans voir.

Derrière lui, paisiblement, l'âne et lebœuftêtecontretête, mâchonnaient de l'orge et de la paille courte et je sentais intensément que c'était strictementainsique, dans un mêmecadre et la même ambiance, était venu au monde, il y a presque deux mille ans, Celui qui, par sa parole de douceur, avaitébranléles assises de la grandeur romaine.

Cessant ma rêverie, j'interrogeai. L'homme, un Béni M'Guild, ne parlait pas l'arabe, Mohand, Berbère, me servit d'interprète et c'est alors que je sus qu'ils avaient quitté Timhadit trois jours auparavant, afin de gagner Fès où ils avaient dessein de s'établir, la vie devenant dure dans les tribus. Ils ajoutèrent qu'ils avaient espéré arriver à destination, avant la venue au monde de l'enfant, mais que Dieu en avait décidé autrement; c'est dans cette grotte, ce jour même au milieu de la nuit, qu'ils avaient entendu son premier cri.

Quelle étrange coïncidence : Noël, minuit, tout concordait pour que la



miraculeuseévocationfûtcomplète. A ce moment, un des cavaliers qui était resté devant la grotte sifflait afin que nous manifestions notre présence. A regret, je m'arrachai à ce pieux spectacle, machinalement je me signai, l'homme et la femme me regardèrent curieux et sans comprendre; je pris dans ma ceinture un douro hassani et déposaicetteoffrandedanslamenotte du nouveau-né.

Bercé au pas de mon cheval, rêveur,

jesuivis la patrouille qui sinuait devant mes yeux aucliquetis des baïonnettes, et les fusils se balançaient au rythme des pas des légionnaires.

En les regardant, je pensai qu'il avaitétéenvaincrucifié, le petitenfant de la crèche puisque l'écho du lac de Tibériade n'avait pu convaincre, après deux mille ans, le monde de l'idée de charité, et qu'il n'y avait pas de «paix sur la terre pour les hommes de bonne volonté».

Lettre de soldat, de l'Aurès au Vaucluse

Que dire de cette lettre, émouvante plus encore si on la situe dans l'époque où elle était écrite. Nous sommes en 1958, au cœur même de l'Aurès où, quatre ans auparavant, commençait ce qu'on a appelé les événements. Un jeune sous-lieutenant que rien ne destinait à vivre hors du cocon familial, écrit à ses parents pour leur raconter une veillée de Noël intemporelle. Cinquante ans plus tard, il a pensé qu'il pouvait et même devait publier certaines des lettres qu'il avait écrites lorsqu'il était en Algérie quand la vie de chacun était si fragile. Voici l'une d'elles, qu'il nous a confiée et pour laquelle il souhaite garder l'anonymat.

Mes chers parents,

Je pensais, en ce jour de Noël, vous écrire une lettre faite de nostalgie et deregrets. Nostalgiedenos veillées de Noël, si pleines d'amour, d'attente de la messe de minuit, d'un réveillon, de cadeaux au pied du sapin. Regrets de vous savoir si loin, inquiets pour moi. Cette lettre ne sera pour tant pas nourrie de nostalgie et de regrets. Elle vous apportera un récit plein de douceur et d'ambiance familiale.

La journée avait été assez morne. Mais il avait fallu sortir pour la patrouille. La neige qui n'avait pas cessédetomberdepuistroisjoursrendait la marche assez malaisée. L'air vif nous apportait des senteurs de bois brûlé, le vent qui avait soufflé en tempête toute la nuit, s'était calmé et la fumée s'élevait toute droite des toits enneigés. A peine si, lorsque nous avons dépassé les dernières maisons,

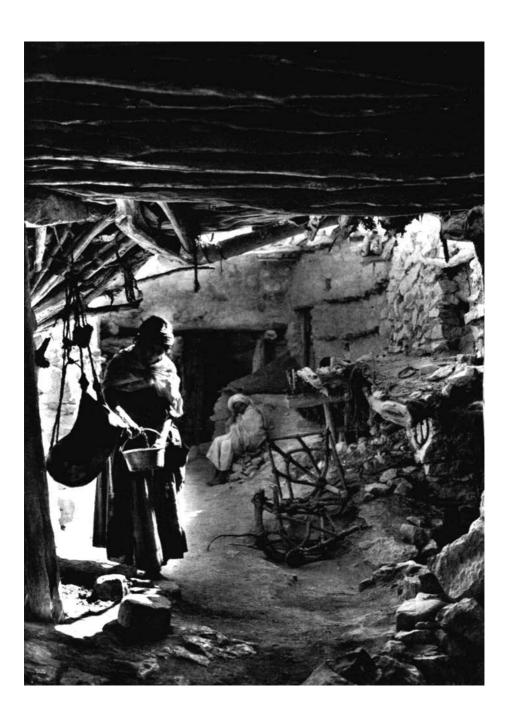
nous parvenait un aboi bref, amical eût-on dit, tandis que les moutons nous laissaient deviner leur piétinement.

Nous avions passé la porte des remparts et le soleil nous offrait un spectacle féerique : le scintillement de la neige sur les arbres devenus sapins de Noël. Nous avions eu peine à nous arracher à cet enchantement et nous avons commencé à descendre vers les mechtas que nous connaissions bien mais qui, en cette veille de Noël, nous paraissaient tout autres, nimbées d'une poésie sur naturelle.

Le café bu, la kessera partagée avec lesbergers, nous avons repris le chemin dubordj, pour mois ans grandent housias me à l'idée d'une soirée solitaire, mes compagnons étant invités dans le village.

Une charrette était arrêtée sur la place et je reconnaissais le fils aîné d'un colon des environs. C'était moi

8



qu'il attendait pour m'inviter, de la part de ses parents, à passer la veillée de Noël avec eux.

C'est ainsi que cette soirée que je m'apprêtaisàvivremélancoliquement, m'aplongédansuneatmosphèrefamiliale qui m'a rappelé la nôtre en de pareilles circonstances.

Aprèslacourseencharrette, entraînée par ses deux mulets, l'entrée dans une grande pièce où brûlait un énorme feu, m'avait un peu étourdi. L'accueildemeshôtesétaitchaleureux et je ne savais comment les remercier. M'arrêtant d'un geste, ils m'ont appris la raison de cette invitation tardive. Ils venaient de savoir, tout à fait par hasard, mon origine provençaleet, commeils avaient eux-mêmes des ancêtres avignonnais, ils avaient souhaité me connaître. Nous avons échangé quelques noms, évoqué des rues, des places, le Palais des Papes.

C'est alors que j'ai découvert la crèche, tellement semblable à la nôtre. J'ai tout de suite été attiré par les santons, les nommant au fur et à mesure que je les voyais. Il ne manquait que l'enfant Jésus et les bergers et je savais qu'on attendrait minuit pour les faire apparaître.

Jevous donnerai dans ma prochaine lettre d'autres détails de cette soirée mais vous devinez combien j'ai été touché de retrouver nos coutumes aucours de la veillée, comme le vin cuit sur la bûche qui flambait, les treize desserts alignés sur le bahut et le couvert mis

pour l'hôte de passage. Il me semblait me retrouver dans notre maison et j'avais dumal à penser que nous étions au cœur de l'Aurès, dans une grande maison isolée sous la neige.

Nos hôtes avaient réuni les esseulés du Bordj et du village, le juge de paix, l'administrateur dont les épouses avaient accompagné les enfants chez les grands-parents, deux Pères blancs enroutepour leur couvent et la demoiselle de la Poste.

Lasoirée, vous vous en doutez, était faite d'amitié, de saveurs, d'odeurs et il mesemble sentirencore le parfumdes oranges que j'ai fait rouler entre mes mains comme lorsque j'étais enfant. Un bouquet de lavandes et d'asphodèles, dans une grande cruche posée à même le carrelage, symbolisait le mariage des deux pays. On sentait dans tous ces détails que nos hôtes avaient refoulé la crainte du lendemain pour donner un moment de paix, de bonheur à ceux qui étaient loin de leurs familles.

On a parlé de Mistral, on a lu Les TroismessesbassesdeDaudet,etl'une desfilless'estmiseaupianoetachanté unnoëlprovençaletdeschansonsfort belles que je ne connaissais pas.

La surprise est venue, à minuit. Nous avons été invités à passer dans une autre pièce, plus petite, où l'un des Pères blancs nous attendait derrière un autel improvisé. Je crois que je n'oublierai jamais cette messe, irréelle par son décor, par tout ce

10



qu'elle représentait de courage, de sérénité. Ce père et cette mère de famille, entourés de leur cinqenfants, nous ont montré hier soir un visage admirable et j'ai si fort pensé à vous que, j'en suis sûr, vous l'avez senti.

Dehors, c'était l'inconnu et, en ces tempstroublés, ledanger, l'incertitude et, dans cettepièce, miraculeus ement, nous étions tous en paix.

Cette impression dura tout au long du repas, provençal lui aussi bien sûr. Aumomentdudépart, l'émotion nous a tous gagnés et les adieux ont fait revenirunesorted'inquiétudepourun avenirque, brusquement, on avait peur d'envisager.

Laneige, dehors, avait cessé de tomber, le ciel avait l'éclat et la dureté du métal, la lune allumait des reflets éphémères. Nous avons fait de grands signes d'amitié à la famille groupée sur le seuil. Nous venions de vivre des moments d'une rare intensité, et nous avions tout à coupune vraies ouffrance à laisser derrière nous cette paix.

Le retour, dans une jeep de la commune mixte, s'est fait en silence. Le sol était gelé, nous avions du mal à respirer cet air froid. Il n'y avait plus defuméesurlestoits et les ombres des mechtas en devenaient presquemenaçantes.

Mes chers parents, vous n'avez pas cesséd'êtreavecmoiduranttoutecette soirée. J'espère vous en parler mieux à ma prochaine permission, en février.

Recevez toute ma tendresse.

Sports d'hiver, Itzer, 1953

Raymond Rousselle

Médecin au Maroc de 1949 à 1975, l'auteur de ce texte a exercé dans différents postes de bled. Il y a connu le milieu rural et montagnard et en a rapporté des expériences fort enrichissantes. Les histoires qu'îl a vécues, les dévouements qu'îl a rencontrés lui ont permis de publier différents ouvrages. Celui dont est tiré ce récit est intitulé Médecin de bled et Michel Jobert en a écrit la préface, rendant hommage à la vie de ces médecins, austère, passionnée et d'un dévouement remarquable.

L'hiver est arrivé. Pour le Jour de l'An, nous avons droit à une chute de neige, avec tempête pendant huit jours. Il faut réellement la Jeep, les quatreroues motrices et souvent le crabotage pour pouvoir circuler.

8 janvier. L'ingénieur des Eaux et Forêts vient me voir à huit heures du matin.

- Toubib, je suis assez inquiet. Un cavaliervientdedescendredupostedu Senoual, vous savez, tout là-bas dans la haute vallée du Serrou. Il paraît que l'épouse du forestier est enceinte. Elle saigne beaucoup... Cela me gêne de vous demander ça, mais pouvez-vous y aller ?
 - Bien sûr, mais comment?
- Certainement pas en Jeep. Il y a des congères importantes sur la piste et vous ne passeriez pas. Le cavalier, lui, est descendu... à pied. Je peux vous prêter une paire de skis. Il y a au moins vingt ou vingt-cinq kilomètres... Impossible d'avoir d'autres

précisions, la ligne téléphonique a été coupée par la tempête, quelque part dans la montagne.

A dix heures nous voilà partis, le cavalier infatigable et moi. En Land-Rover, jusqu'aux Aït Oufellah car, sur la route goudronnée il n'y a pas de congères. Mais il faut abandonner la voiture (circuit d'eauvidangé) à la cantine, près de la source.

Nous nous partageons le matériel (en l'absence de renseignement, j'ai emporté tout le nécessaire pour faire uncuretageet une boîte d'urgence un peu complète mais... lourde!) et les médicaments dans les sacs à dos et en avant. Je chausse les skis. Le temps est très menaçant, le plafond très bas.

- C'est de la neige pour tout à l'heure, dit Assou, le cavalier, qui est de la région.

Au bout d'un quart d'heure de route, je suis obligé d'abandonner les skis au pied d'un cèdre, car Assou n'a pas voulu en chausser.

Les Cahiers 12

- Machi l'qaïda dialna, ce n'est pas notre coutume, dit-il, pour se justifier.

Pourtant, il y a bien des «goumsalpins» munis de skis!

J'aurais eu tôt fait de le devancer et delesemer, mais ne connaissant pas la piste et surtout les raccourcis... et puis comme cela nous sommes plus à égalité (si je puis dire! car lui, il a marché toute la nuit pour venir).

Axiome, le chien, qui a absolument vou luvenira vecnous, progresse par bonds tant la neige est épaisse et molle. Nous en avons, le plus souvent, jusqu'aux genoux. C'est là qu'on aimerait avoir un bon attelage de chiens de traîneaux! Mais ce n'est ni la qaïda, ni le folklore local!

La montée du col est lente et pénible. De temps à autre, un coup de vent secoueles branches des cèdres et nous recevons un paquet de neige sur la tête et dans le cou.

Des traces d'animaux sont nettement visibles sur la neige. Elles sont même très parlantes. Ici une trace de lièvre qui croise celle d'un chacal. Cette dernière s'infléchit, suit la première. Pauvre lièvre ou pauvre chacal mourant de faim ?

Je suis, en toute confiance, le cavalier, quand au col, il quitte ce qui semble être la piste pour prendre un raccourcienseguidant sur les poteaux du téléphone.

Maintenant plus question de suivrequelquescourbesdeniveauquece soit, on monte, on descend au gré de la ligne qui, elle, va au plus court chemin, en ligne droite.

Il neige en gros flocons puis, avec le vent qui se lève, en tourbillons. D'un poteau, on aperçoit à peine le suivant ; heureusement qu'en levant la tête on suit le fil téléphonique.

-Chouf, Si toubib, dit le cavalier qui a l'œil perçant, regarde, là, le fil est cassé.

Assouessaie de grimper pour réparer, mais le poteau est gelé et glissant. Pas question de le flanquer par terre. Avec quoi? Nous n'avons pas de hache. Tant pis, le poste ne pourra pas être dépanné tout de suite.

Nous traversons un ancien campement de charbonniers, des cabanesabandonnées, à moitiéeffondrées. Quelquestas devieux charbondebois. Nous en profitons pour faire une halte, faire du feu, du thé et manger un petit morceau. Un peu ragaillardis, nous reprenons la marche.

ll est près de trois heures de l'aprèsmidi.

- C'est encore loin?
- La, la, grib daba, non, non, c'est près maintenant, répond-il.

Jememéfie beaucoup des Marocains quandils vous disent cela, car pour ces infatigables marcheurs, rien n'est loin. Combien de fois n'ai-je entendu cette réponse.

- C'est juste derrière la crête.

Oui mais en arrivant au sommet de la colline il y en avait une autre derrière, puis une autre... et le «c'est-toutprès» devenait cinquisix kilomètres...

En effet, en arrivant en haut d'une petite croupe, dans une éclaircie du temps, apparaît le poste forestier du Senoual, là, tout près... à vol d'oiseau, mais une profonde vallée, très enneigée, celle de l'Oued Zad, qui constitue le Haut-Serrou, nous en sépare.

- Tu vois, dit Assou, la piste, elle fait un grand détour par là-bas, nous, nousallonsmarchertoutdroit, descendre et remonter, c'est plus court.

Ilfautune bonne heure encore pour descendre et remonter de l'autre côté. C'est en marchant comme un automate, repu de fatigue, que j'arrive au bord du méplat sur lequel est bâtie la maison forestière. Je suis crevé, Assou a l'air encore en forme. Il dépose le sac dans la grande salle du poste :

- Je vais dormir, dit-il simplement. La femme du forestier est couchée. Elle est un peu pâle, mais j'ai l'impression qu'il y a eu un peu d'affolement de sa part et de celle de son mari. On les comprend, sachant leur isolement complet, sans mêmelet éléphone pour demander conseil, ou entendre une voix amie.

Elle est enceinte de trois mois et a effectivement saigné, mais la tension est bonne. Menace de fausse-couche. Mais rien de bien grave. Repos au lit etquel quespiqûres devraient ramener le calme.

Quand je pense que nous avons trimballé nos lourdes boîtes à instruments... pour rien! Le pauvre forestier ne sait plus que faire. Il croyait que c'était très grave. Il est navré...

Que va-t-on penser de nous ?
Avoir dérangé le toubib pour si peu!
Commentpourrons-nousvousremercier?

Jevoudraisbienpouvoirlesrassurer, leur dire qu'après tout, c'est moi qui ai choisi ce métier, qui ai décidé de venir, qu'ils ne me doivent rien, sinon leur amitié. Je suis tellement claqué que je ne demande qu'un lit, sur lequel me jeter. Il faut auparavant accepter, sous peine de vexer cebravegars, un sérieux casse-croûte à base essentiellement de soupe de pommes de terre et de jambon de sanglier.

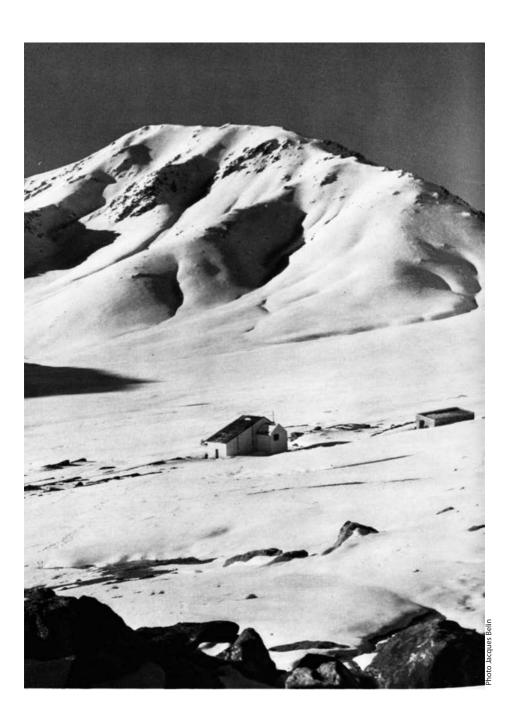
Axiome, affalé devant le feu de la cheminée, se léchant les pattes où la neige fait des boules entre ses orteils, ne relève le museau qu'alléché par le véritable festin qu'on lui met sous le nez.

Enfin, vers huit heures, je suis couché et m'endors aussitôt. Un moment après je sens Axiome qui saute sur le lit. Je n'ai pas la force de le renvoyer, et puis il me tient chaud!

Au réveil, je vais jeter un coup d'œil à ma patiente. Elle a passé une bonne nuit. Elle ne saigne plus. J'explique à son mari comment faire les piqûres les trois jours suivants et laisse quelques seringues stériles dans des boîtes en aluminium.

Il faut songer au retour.

- Le cavalier va vous accompagner



jusqu'au col, vous pourrez continuer seul après. Il en profitera pour emporter de quoi réparer la ligne.

Le temps est toujours aussi bouché et il faut de nouveau suivre la ligne téléphonique pour ne pas se perdre. Nous retrouvons l'endroit de la rupture et, avec le fil de fer, la réparation très sommaire est vite faite. Espérons que cela marchera.

Au col, Assou, me saute au cou et medonneunelargeaccolade, une véritable «abrazo» à la sud-américaine, avec grandes tapes dans le dos.

- Tu es comme mon frère. Va ! Maintenant, tu n'as qu'à descendre tout droit.

Ouais! Mais il faut que je me charge de tout le contenu des sacs! Enfin c'est la descente. A quelques centaines de mètres en contre-bas, je récupère les skis et dans le brouillard, en dix minutes je refais, en sens inverse, le chemin qui nous avait pris presque une heure à l'aller.

En passant près de la maison forestière des Aït Oufellah, un peu avant de rejoindre la Land-Rover, je ne peux m'empêcherde penser à l'histoire que m'a racontée le garde.

Il y a deux ans, ce forestier était parti en congé en France, pendant l'été. Il y avait rencontré une jeune Alsaciennequiétaitdevenuesafiancée. Ils devaient se marier à Noël. Or, cette année-là, il y eut aussi une importante chute de neige, mais plus précoce.

Il télégraphie à sa fiancée :

- Bloqué par la neige. Viendrai dès possible. Stop.

La réponse ne se fit pas attendre :

- Pourquoi chercher prétexte ? Adieu.

Il fallut un télégramme officiel des autorités locales pour attester qu'il n'y avait pas prétexte mais bien plus d'un mètre de neige!

Maintenant, Madame X... habite, avec son garde de mari, la maison forestière et elle est bien certaine que laneigeauMaroc(paysréputétropical en France) n'est pas une blaque.

A la cantine je retrouve la voiture, mais il faut encore travailler un bon quart d'heure pour la dégager de la neige qui l'a recouverte cette nuit.

Le cantinier, un vieux Marocain, qui aperdu une jambedans une chasse au sanglier:

- -Combien de temps avez-vous mis, toubib, pour aller là-haut?
- La marche ne me fait pas peur, mais ça doit faire environ, aller et retour, dans les dix à douze heures...
- Tenez, vous avez bien mérité ça, ajoute-t-il en m'offrant un grog bien tassé.

Au mois de juin, ma «cliente» du Senoual accouchait d'un beau bébé. Peut-êtresans moninterventionnese serait-il rien passé de fâcheux, après tout ce n'était pas si grave, mais je préfèrecroireque je nemesuis pas déplacé pour rien... c'est plus gratifiant et je suis ainsi largement remercié!

Chevauchée en Tunisie

Guy de Maupassant

Guy de Maupassant voyage en Algérie en 1881 comme envoyé spécial du journal Le Gaulois ; en octobre 1887, il retourne à Alger où il fait un séjour plus long, après une cure thermale à Hammam-Righa. Puis, il part en Tunisie. Il envoie plusieurs chroniques à Paris, dans lesquelles il mêle le reportage littéraire, comme dans l'extrait que nous donnons ici, avec la réflexion politique et même une critique assez sévère de la colonisation française.

Michèle Salinas qui présente l'ouvrage, édité par la Boîte à Documents, nous dit que, souvent, Guy de Maupassant ne mâche pas ses mots. Il reste célèbre, par ailleurs, pour avoir été le grand maître de la nouvelle, un conteur par excellence.

Nous sommes, à présent, dans un immense domaine de 140 000 hectares, qu'on nomme l'Enfida. Pendant deux jours, nous allons traverser cette province tunisienne. Depuis quelque temps, la route, une simple piste à travers les touffes de jujubiers, était devenue meilleure, et l'espoir d'arriver avant la nuit à Bou-Ficha, où nous devions coucher, nous réjouissait, quand nous aperçûmes une armée d'ouvriers, occupés à remplacer ce chemin passable par une voie française, c'est-à-dire par unchapelet de dangers et nous devons marcher au pas.

Verstroisheures, nous atteignons le plus vaste caravans érail que j'ai e jamais vu. C'est toute une ville, ou plutôt un village, enfermédans une seule maison, dans une seule enceinte, qui contient, l'une après l'autre, trois cours immensesoùsontparqués, endepetites cases, les boulangers, les savetiers, les marchands divers et, sous les arcades, les bêtes.

Quelques cellules propres, avec des lits et des nattes, sont réservées pour les passants «de distinction».

Sur le mur de la terrasse, deux pigeons blancs, argentés et luisants, nous regardent avec des yeux rouges qui brillent comme des rubis. Les chevaux ont bu. Nous repartons.

La route, maintenant, se rapproche un peu de la mer, dont nous découvrons la traînée bleuâtre sur l'horizon. Au bout d'un cap, une ville apparaît, dont la ligne longue, droite, éblouissante sous le soleil couchant, semble courir sur l'eau. C'est Hammamet, qui se nommait Put-Put sous les Romains.

Le soir vient. Sur nos têtes, le ciel est



Les Cahiers



resté bleu, mais devant nous s'étale une nuée violette,opaque,derrière laquelle le soleil s'enfonce. Au bas de cette couche de nuages, s'allonge sur l'horizon et sur la mer, un mince ruban

rose, tout droit, régulier et qui devient, de minute en minute, de plus en plus lumineux, à mesure que descend vers lui, l'astre invisible.

De lourds oiseaux passent d'un vol lent. Ce sont, je crois, des buses. La sensationdusoirestprofonde, pénètre l'âme, le cœur, le corps avec une rare puissance, dans cette landes auvage qui va ainsi jusqu'à Kairouan, à deux heures de marche devant nous.

Nous rencontrons trois hommes en

burnous. Ce sont des gens du souf, curieuseoasispresqueenfouiedansles sables entre les Chotts. La nuit, bientôt, s'étend sur nous. Les chevaux ne vont plus qu'au pas. Mais, soudain, surgit dans l'ombre, un mur blanc. C'est le bordj de Bou-Ficha, sorte de forteressecarréeauxmurssansouverture, intendance nord de l'Enfida. On nous attend. La femme de l'intendant nous a préparé un fortbondîner. Nous avons fait 80 kilomètres, malgré les Ponts et Chaussées...

Un camion de l'Afrikan Korps pour découvrir le désert

Yvonne Pagniez

C'est mademoiselle Pasquier-Bronde qui nous avait fait connaître Yvonne Pagniez car elle avait publié, en 1983, Françaises du désert, un ouvrage que Plon avait édité en 1952. Dans ce numéro que nous avons intitulé «La mémoire en héritage», il nous est apparu intéressant de faire connaître ce récit d'une Française se lançant, dans les années cinquante, sur les pistes que n'encombraient pas encore des touristes pressés. Souvenir, souvenir...

Il n'est point de piste qui joigne El Oued à Touggourt. Le trajet se fait à travers les sables, au caprice des accidents de terrain et j'emprunte le camion à six roues qui assure deux fois par semaine une liaison, toujours problématique, car il n'est pas rare de voir

s'ensabler le mastodonte si profondé-

ment qu'il faudra deux jours et tout un

appareil de levage pour le dégager.

Les voyageurs sont nombreux. Quand j'arrive, remorquée par un gaminqu'onm'adépêchéenestafette, et qui m'a littéralement tirée du lit, ledépartannoncépour5heuresayant été, sans préavis, avancé d'une heure, laplate-formeduvéhicules'encombre de burnous, d'un amoncellement de colis, de jerrycans qui suintent l'essence, et d'une étrange ménagerie. Ayant décliné l'aimable invite du gros marchandquim'offresonsiègeaucôté

de la dame, voilée de tant de pelures superposées qu'on la prendrait pour un gigantesque oignon, je me hisse dans la caisse à ciel ouvert, que ne protège aucune bâche, où je parviens à m'insinuer entre un enfant qui dort en chien de fusil, le capuchon rabattu sur les yeux, et l'énorme ballot que flanque, le couvant du regard, un Arbiaccroupi sursestalons.Lemoindredemesmouvements, quand j'effleure à droite les joues d'abricot du petit Bédouin qui se recroqueville, le fait geindre doucement; et quand j'appuie mon bras gauchesurlamontagnedetoileàrayures, il en sort des bruits d'ailes captives et des cocoricos à faire lever le soleil.

Le lourd camion, qui appartint à l'Africa Korps, et que les Allemands ontabandonné dans leur fuite, n'a pas l'alacrité d'une Jeep. Il ne bondit sur les crêtes, ni n'exécute au flanc des



ravins de ces glissades vertigineuses dont j'ai gardé le souvenir plein de pittores que. Munid'un système «à crapotage», c'est-à-dire à traction surtoutes les roues, son allure est puissante. Il avance sans hâte, d'une marche régulière, avecune superbein différence aux trous et aux levées de terrain, broyant les obstacles de sable sous ses formidables pneus, se déhanchant dans les creux, prenant de l'oblique auflanc des ravins, à croire qu'il va verser, rétablissant d'un coup de reins son équilibre, penchant à droite, penchant à gauche, plongeant et seredres sant avec des

oscillations de cargo dans la tempête, poursuivant, obstiné, àgrognements si sonores qu'ons'entend mal parler, une route, choisie d'instinct, semble-t-il, et dont rien ne le ferait dévier, parmi la monotonie des «siouf», ces la mes d'un silicate si fin qu'il coule comme de l'eau, et qui donne au grand Erg, avec ses érosions éphémères sans cesseremaniées par le vent, une physionomie d'océan minéral.

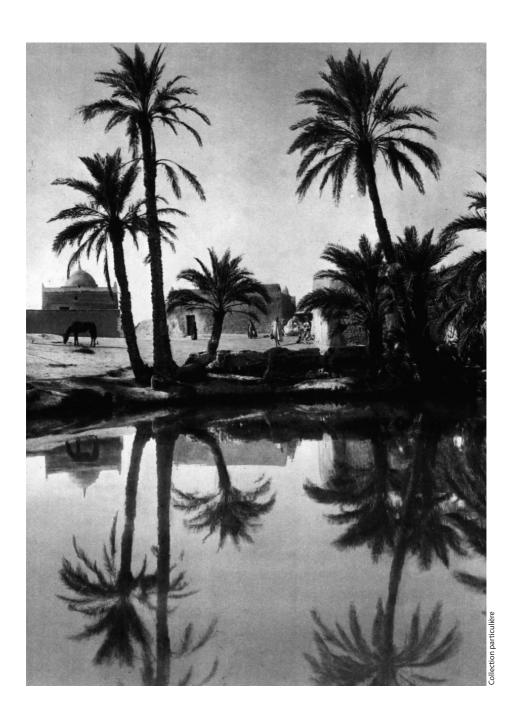
Je me suis mise debout, pour admirer le paysage, pour goûter aussi la caresse, tièdeàmon visage, de l'air que remuenot recourse, qui atténue la brû-

lure vite cuisante du soleil jailli d'une barreincandescente. Cramponnée au rebordduvéhicule, prenantduballant àchaquesoubresautquem'annoncent les dénivellations du sol, je regarde l'immenseétenduebaignéedelumière. Tantôt elle est nue, toute de matière infusée de rayons. Les petites pyramides de pierre rosée qui, tous les sept kilomètres, jalonnent notre cheminement, ces qué mira chargées de quider les voyageurs, font penser, parmi les lames aux reflets changeants, à des balises sur les rochers; on s'attend à voir s'y poser des cormorans. Mais l'air est aussi désert que l'immobile mer de sable. Tantôt, une maigre végétation s'accroche au sol. Artificielle sur les arêtes des monticules, où les hommes ont fiché des crêtes de palmes, des cimiers de djerid pour essayer de fixer le relief. Mais les ouragans ont déplumé ces huppes; elles pendent, lamentables, empoussiérées, miteuses, pareilles à de vieux éventails.

Ailleurs, des buissons d'épineux développent leurs racines puissantes; des touffes d'alfa balancent leurs houppes qui commencent à blanchir; le drinn penche dans les cuvettes de sable ses panaches qui font ployer les tiges; les jujubiers tordent leurs branches desséchées, hérissées d'épines, qui ont la couleur de vieux os ou d'algues mortes, rongées par le sel.

Que peuvent bien brouter les chameaux que nous voyons avancer, le nez au sol, à pas comptés de leurs longues jambes? Quand nous passons près d'eux, ils relèvent la tête avec une sortedereptationducou, nous jettent unregarddecondescendance, touten remuant leurs grosses lèvres dans un mâchonnement plein de mépris, puis seremettent à brouter. Les chamelons gambadent drôlement, fuient à notre approche, nous montrant de maigres postérieurs tout frisés de poil blanch àtre. Leur galop maladroit, leurs pattes en allumettes qui n'en finissent pas, les mouvements désordonnés de leur minuscule tête qu'ils brandissent comme le bout renflé d'un maillet, toutecetteagitation privée de synchronisme, et quine man que pas d'un ecertaine grâce, fait penser à ces animaux de bois dont s'amusent les enfants. faits de cent pièces articulées qu'une chiquenaude meten branle dans tous les sens.

Jemesouviensque, vers 8 ou 9 heures du matin, le soleil était déjà très chaud, et nous venions de passer près d'unebornekilométrique,comiqueen cet endroit, une vraie borne de route de France, portant en lettres gravées: «Touggourt, 105 kilomètres. El Oued, 45 kilomètres». Un Arabe vint à nous en courant, agitant les bras au-dessus de sa tête. Il était vêtu d'une courte djellabah blanche, coiffé d'un simple chiffon tordu, et il portait en bandoulière sonoutreenpeaudechèvre, dont nous vîmesenapprochantqu'elle était tout à fait plate. L'homme manquait d'eau. Le chauffeur, qui avait compris son

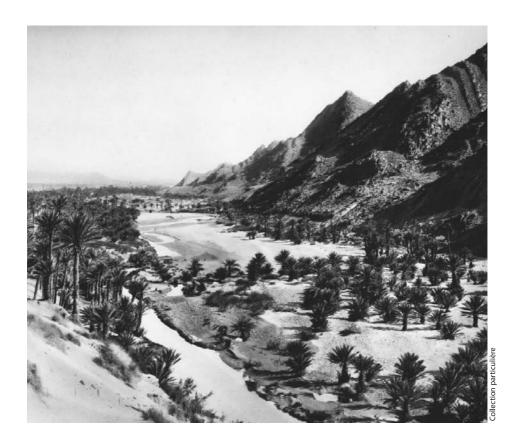


geste, arrêta le camion, saisissant un bidon, se mit à remplir l'outre. Tandis que le nomade buvait goulûment à la bouteille que venait de lui tendre un des voyageurs de la plate-forme. Cela faisait plaisir d'entendre le glouglou dans la gorge de l'assoiffé. Il était maigre, tout en muscles, noirci par le soleil. Sa poitrine avait des reflets de bronze dans la large échancrure de la tunique. De bronze aussi le visage aux beauxtraits ascétiques, imberbe, et qui montraitencoreungalbedejeunesse. Les yeux, très noirs, flambaient sous le turban. Ouandile ût but out son saoul, il rendit la bouteille, prit son outre à présent gonflée et qui sentait très fort le bouc, passa la lanière autour de sonépaule, et repartitave claprestesse d'unanimaleffarouché,bondissant,les jambes un peuluisantes de sueur sous le blanc du tissu. Deux ou trois fois, il se retourna, sans s'arrêter de courir, pour nous faire signe de la main ; il riait à plein visage.

Il fait de plus en plus chaud. A peine notre mastodonte à six roues, dans sa course essoufflée, remue-t-il un peu l'air autour de son dos creux, où oscillent sans cadence les humains à demi endormis, les coqs sous leur toile, qui ne chantent plus, les moutons inconfortables, acharnés à délivrer d'entraves leurs quatre pattes en l'air, et qui crottent dans nos jambes ; de petites crottes dures, partoutroulantes, avec les quelles on a envie de jouer aux billes.

J'enétaislàdemesréflexions, quand unchocyiolentmefitredescendredes nues sur la plate-forme du camion où les turbans s'entrechoquaient parmi les cris incohérents du réveil, où les jerrycansbasculaientdangereusement, où la toile rayée de mon voisin l'Arbi entraitentransesavecunetempêtede battementscaptifsetdegloussements à fendre l'âme. Que se passe-t-il? Notre véhicule s'est arrêté. Le conducteur saute sur le sable, et de la caisse où nous mijotions dans l'étouffement d'un implacable soleil, des hommes aussidégringolent, sautent par-dessus la cloison avec un eagilité de singes. Je lessuis, un peumoins prestement. Nos six roues, nos puissantes roues à traction sont enfoncées jusqu'aux essieux danslesolmeuble. Nous avions dérapé dans une ornière profonde, et l'effort derétablissement nous afait tomber de Charybde en Scylla. Semblable incident se produit une ou plusieurs fois dans chaque parcours. Au lendemain des tempêtes de sable qui changent brusquement la configuration du terrain,oùleschauffeursnereconnaissent plus leurs marques, l'aventure peut être plus dangereuse.

Pendant qu'une équipe s'escrime à creuser à grandes pelletées le sable, à manier les tôles perforées pesantes commedesgrilles de prison, à pousser, ébranler de secousses la géante carcasseavecles ahans rythmés de haleurs d'épaves, je fais les cent pas parmi les houles d'or éclatantes au regard, qui



mejettentauvisage des bouffées d'embruns ardents. La solitude nous enveloppe: pas de troupeaux en vue, ni de caravanes.

Il doit être midi quand nous quittons l'ondulation des sables pour une étenduepierreuse, plus brûlante peutêtre encore parlablanche réverbération de son cailloutis qui ressemble à une jonchée d'ossements.

Mais la tristesse de celieu sans couleur bientôt s'éclaire. Car voici des chotts. Des nappes d'eau miraculeusement bleues. Celles qui nous sourient dans le lointain peut-être nous enchantent de vaines apparences. Il en est de bien réelles: ces deux chotts que j'avais pris longtemps pour un mirage - ils sont trop beaux pour être vrais-nous nous trouvons tout à coup entre leurs rives jumelles, sur une langue de terre étroite comme un pont. Si le camion n'était pas si haut sur roues, je pourrais tremper ma main dans la transparente fraîcheuroù mes yeux s'abreuvent. Du côté où s'évase largement chacune des conques qui s'opposent par le dos de leurs courbes,



l'eau vient mourir sur une plage de sablefindontl'éblouissanteblancheur intensifie le bleu, le bleu d'émail liquide des longues volutes qui s'étalent en tranquilles luisances.

Derrièrecetteféerique apparition, je vois grandir au loin, de mon observatoire où j'ai repris debout mon poste, lemoutonnement bleuâtre d'une palmeraie, très étendu sur l'horizon, qui, depuis longtemps, m'intriguait. C'est Djama, centre important d'exploitation des dattes. Les séguias coulent à plein flot; le gazon est plus dru sur leurs bords, et les folles avoines qui n'ont pas encore formé leurs épis, qui sont seulement une herbeun peuplus

haute, plus gracile au remuement très doux, de la brise. Exquise verdure, foisonnante en ce bref printemps entre les remblais crayeux qui l'enferment comme un écrin, une chose très précieuse et d'une grâce fragile.

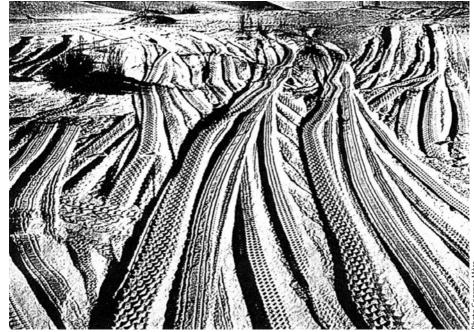
Qu'ils sont féeriques, ces jardins qui se succèdent dans la forêt des palmes, tous pareils entre leurs murets croulants, sillonnés d'eaux courantes dont le flottrouble charrie des herbes, émaillés de fleurs parmi leur transparente verdure, tout illuminés, entre les fûts de dattiers qui montent d'un jet, par l'éclatement rouge des grenadiers en pleine floraison dont les lampions donnent un airdefête à ces asiles

de rêve. Je hume au passage les tièdes effluves végétaux, comme d'en ivrantes bouffées.

Le bonheur est bref. Le chemin crayeux qui courtent reles jardins, c'est au désert déjà qu'il revient. Un désert à vrai dire moins hostile. Les dunes ont repris la place du cailloutis gris; et les oasis se multiplient, annoncées long temps d'avance par une estompe de bleu cendré dans le ciel, dont on se demande un grand moment sis a substance est d'illusion ou de promesse.

Etdeschottsenmiroirsbleus,répercutésdansleschaudesondesméridiennes, si bien qu'on ne sait plus quels sont ceux qui tremblent seulement dans l'espace et ceux qu'habite, en vérité, cette eau de lumière. Et dans la solitudedessables, quelques bourgades en cubes tassés, sans un arbre, qui ont l'air de concrétions du sol, ou de ces forteresses pour rireque font, avec des moules et des pelles, les enfants sur la plage.

Quand nous approchons de la capitale des dattes, les caravanes se multiplient, dont beaucoup ne comptent que trois ou quatre chameaux lestés de couffins à rayures, que suivent à grandesenjambées des Bédouins court vêtus. Ceux-ci nous saluent en brandissant leur bâton, et poussant des cris farouches.



noto deorges me

L'automne qui vient

Anna de Noailles

Mes jours s'écoulent, dans un pays où, malgré la douceur d'un ciel de lin, des eaux asiles et d'un frémissant feuillage, les visages, les regards, les passions et les larmes composent un sensible paysage qui nous masque l'univers.

J'écris ces lignes tandis que l'Automne, turbulente et rousse, - bacchante aux mains glacées -, détruit le feuillage et les fleurs dans le jardin de mon enfance. Au bord d'un lac azuré, que le tiède septembre engourdit, un vent tumultueux entraîne, parmi les parfums du jardin, le bruit et l'odeur d'un train qui passe. Je vois se débattre, sous la bise, un saule éploré, pareil à un léger nuage enchaîné à la prairie. Dans une étroite vasque de pierre, le jet d'eau pleure et se désole comme une naïade au col recourbé dont on a détourné les eaux courantes. Une grande déroute inquiète le jardin. Le vent, chargé d'amers parfums, s'empressecommeunmessagerquiorganise un secret départ. Les sombres grives circulent d'un vol lourd, et font entendre leurs cris anxieux. Le vent souffle. Il semble que ce soit, dans le cristal bleu de l'air, le grand coup d'aile de l'été qui s'éloigne...

Hélas! Le voilà qui nous abandonne! Le silence s'étend où fut la vie. Le dahlia chargé de colliers de rosée, la framboise qu'englobe un des pleurs du matin, sur montent de leur frais élan la corruption du verger.

Le vent parcourt un sapin robuste et voilé. Ses entrées, ses sorties, font un ouragan mélodieux et grave, qui détache de l'arbre des fruits allongés, semblables à d'écailleuses bananes. Glissant sur les rais du soleil, les insectesdorésétablissentencoreleursalertes communications, et tissent, autour du mondevaincu, un vasteréseau d'humble amour

Je vois un écureuil se couler entre lesbranchesbassesdescèdres, comme une torche on du leuse, faite de feuet de fourrure.

La tristesse, je la ressens plus fortementpendant ce brisement du temps, à cette époque de l'agonie de la Nature.

Certes, ils embaument à jamais l'imagination, les blancs oeillets de Perse, fleurissant dans des pots bleuâtres striés de noirs dessins... Mais, c'est en vous que je trouve mon refuge et ma consolation, Automne active et farouche, qui rassemblez au milieu de la vie! Car, de tous ces saccages, de

toutes ces brindilles que le vent casse, de toutes ces feuilles mortes, de ces fruits abattus, ô fière Automne, vous semblez faire, sous le ciel émondé, un lyrique bûcher sur lequel vous vous élancez,déçue,passionnée,orgueilleuse etbrave,pourjeterjusqu'auxnuestout ce qui fait le prix de la vie, et tout ce qui reste d'elle: la flamme et la fumée.



ollection par

Paroles de désert

Dessins de Charles Brouty

Voici de brefs textes, assez différents, mais tous les quatre inspirés par le désert. Ils sont extraits d'un petit ouvrage, édité par Albin Michel, dans une collection appelée Carnets de Sagesse. Les textes sont choisis et présentés par Maguy Vautier et les photographies, superbes, sont d'Alain Sèbe. Il nous est apparu que ces paroles du désert appartenaient aussi à notre héritage de mémoire et que nous souhaitions partager avec vous le plaisir de les lire. C'est Théodore Monod, incontournable amoureux du désert, qui nous offre le premier texte.

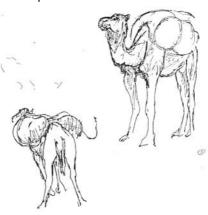


Onéprouvedurespectpourcespaysagesintacts, quine nous ontrien demandé, quise passeraient bien de not représence et qui sont là quand même, simplement majestueux. L'homme, cette ét incelle entre de uxgouffres, traceiciun chemin qui s'efface aprèsson pas-

Et voici ce que dit Jean-Yves Leloup dans Déserts (Le Fennec éditeur) :

sage.

Audésert, cequi est donné nourrit mais ne comble pas, désaltère mais n'étanche pas.

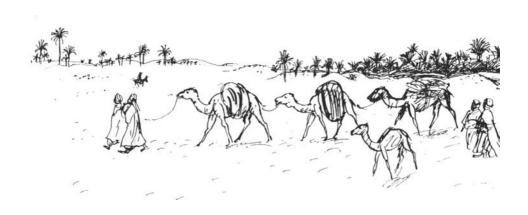




Lounis Aït Menguellet prête une drôle d'intention à Dieu : Ledésertestlejardind'Allah:leDieudesJustesyaenlevétouteviehumaineouanimale superflue, de façon à disposer d'un lieu où il puisse cheminer en paix.

Finissons parces quelques mots d'Antoine de Saint-Exupéry qui a aimé et beaucoup connu le désert :

J'aitoujoursaiméledésert.Ons'assoitsurunedunedesable.Onnevoitrien.Onn'entend rien. Et cependant, quelque chose rayonne en silence.



Repères Bibliographiques

Jeanine de la Hogue

Péripéties de la vie d'un Français d'Algérie TomelMavieavant 1960 par Jean-Pierre Guéring. Editions du Ver Luisant - 18 € -17 avenue des Acacias 31240 L'Union.

Voici le type d'ouvrages que devraient écrire tous ceux dont les ancêtresontvécu, travaillé, aimé, souffert pour avoir cru à l'avenir de l'Algérie avec la France. Ces ouvrages sont le terreau dans lequel les historiens doivent puiser les matériaux de leur documentation. Ecrits à l'origine pour garder la mémoire de leurs ancêtres, tous ces souvenirs vont beaucoup plus loinet doivent êtrer assemblés soigneusement.

Le renseignement dans la guerre d'Algérie MauriceFaivre-Préfacedel'AmiralPierre Lacoste - Lavauzelle

Dans ce dernier livre du général Faivre, c'est un sujet considéré souvent comme un parent pauvre de l'histoire qui est étudié. Il s'agit de faire connaître l'organisation complexe du renseignement dans une époque que l'on peut qualifier de guerre civile.

Tous les problèmes qui se posent dans unequerredéclaréesontmultipliéspar les soucis de discrétion, de difficultés d'obtenir des renseignements, de la fiabilité de cesmêmes renseignements. Au cours de ses séjours en Algérie, le général Faivrea eu à connaître ces problèmes. Dans cet ouvrage, il brosse un tableauréaliste des difficultés que rencontrelarecherchedurenseignement sur place, lors du conflit, puis, plus tard, l'accèsaux sources documentaires. Sonexpérienceprofessionnelle, sariqueuret son sérieux d'historien militaire, lui ont permis de mener à bien ce fort intéressantouvragequiferaréférence.

Puisque l'ombre demeure Evelyne Joyaux

Lorsdesapremièreédition, ceroman a reçu le prix Joseph Guiran, de l'Académie des arts et belles lettres d'Aixen-Provence (1992). Le professeur PierreGoinardavait beaucoupapprécié leromanet l'avait dit dans une préface, conservée dans cette de uxième édition. Il écrivait : «Notre Algérie de jadis continue de vivre intensément par les textes qu'elle ne cesse d'inspirer. Avec

le livre d'Evelyne Joyaux, elle s'enrichit d'un apport original : le roman d'une passion nante aventure, biographieauthentique étay ée par desarchives officielles, dans un secteur encore peu prospecté, les Hautes Plaines du Sersou, en leurs confins du Sud...alors qu'à moins de deux cents kilomètres de là, sur le littoral, la vie commençait à s'agrémenter de l'automobile, de l'électricité, du téléphone». Après avoir refermé ce livre, lu d'une traite tant il est attachant, on ne peut s'empêcher d'admirer ces hommes et ces femmes, leur courage, leur foien l'avenir qu'Evelyne Joyaux a su si bien faire vivre et revivre avec amitié et véracité. Une épopée qui mériterait d'être incarnée dans des films. Merci de nous l'avoir rappelé.

Ma vérité sur la guerre d'Algérie Roger Soncarrieu EditionsPageaprèsPage,2004.Commande à adresser 127 cours Tolstoï 69100 Villeurbanne - 14 € - port gratuit.

Appelé comme tant d'autres en Algérie, Roger Soncarrieu a découvert et aimé ce pays et ses habitants. Ce livre est dédié «A toutes celles et à tous ceux qui ont cru en une seule France de Dunkerque à Tamanrasset et à tous les hommes de bonne volonté qui sont morts pour la France et pour l'Algérie». C'est un témoignage sincère et émouvant qu'il faut lire pour comprendre et faire comprendre à d'autres, ce

qui s'est passé aux cours des dernières années de l'Algérie française.

Guerre d'Algérie, j'en ai assez Editions Dulpha BP 58 77522 Coulommiers Cedex, 2006, Coll. Vérités pour l'histoire, 25€, port gratuit.

RogerSoncarrieu, dans cedeuxième ouvrage, développeun certain nombre de points abordés dans son premier livre et il souhaite que la vérité s'impose enfin, face aux clichés fabriqués qui déforment en permanence l'œuvre française en Algérie.

Dans ces deux ouvrages, l'auteur expose très clairement le rôle néfaste desoi-disanthistoriens, dejournalistes neconnaissantrien au problème et qui tranchent pour tantave cassurance. On ne peut que souhaiter que ces livres fassent partie de bibliothèques qui mettent à la disposition de tous des informations reçues jusqu'à présent par ceux qui sont déjà convaincus.

Pieds-Noirs et Cous rouges Pierre Dimech. Editions de Paris, coll. Nouveau Monde, 24 €, 13 rue Saint Honoré 78000 Versailles.

L'originalité de cet ouvrage est de rassemblerlessouvenirs despionniers de l'Algérie et de l'Amérique à une certaine époque. Que diriez-vous si, au cours d'un voyage dans l'Etat du Missouri, vous tombiez sur une pancarte qui vous annonçait que vous veniez d'atteindre Oran (Missouri,

1264 habitants), un village avec d'étranges racines, remontant à la fin du dix-neuvième siècle, fondé par un mystérieux voyageur, venu d'Algérie, où il aurait vécu dans la région d'Alger, puis d'Oran... De plus, les voyageurs découvrent non loin de là, ungroupedefermesnommé«Bleda» et ceci se prononce «Blida». L'auteur nous dit alors «Ce qui relie l'aventure algérienne de la communauté franco-européenneàcequis'estpassé en Amérique du Nord ressort principalement de la destruction de la société sudiste et de la société francaise d'Algérie : communauté de destins contraires, scellés par deux querres qu'on peut qualifier de civiles, en ce sens qu'elles ont opposé des compatriotes, même si dans l'un et l'autre cas, certains belligérants se sont refusés à admettre ce terme». Pierre Dimech, après avoir posé ces réflexions, s'est alors penché sur «l'histoire, mais plus encore sur les mentalités de ces hommes et femmes qui eurent pour point commun de vivrefortement, dangereusement, qui tutoyèrent des sommets de bonheur et de réussite, plongèrent dans des abîmes de malheur, et qui, selon le mot de Robert Randau, furent des «éneraiaues».

Suivons donc not reauteur qui nous guide, pour not replaisiret not reinformation, sur cette parenté que nous avons souvent pressentie et qu'il nous aide à mieux définir.

Sous le ciel bleu d'Alger (Capitale de la France Combattante) Jean-LouisMartinez-MémoiredeNotre Temps - Roman

En sous-titre: Alger, capitale de la FranceCombattante. C'estune chronique de ces années incroyables vécues depuis le 8 novembre 1942 et qui a, pour un temps, transformé la vie quotidienne «sous le ciel bleu d'Alger», d'une famille typiquement algéroise.

Une vie de Pieds-Noirs du bled ArletteTetonFavory,55coursGambetta, bâtiment E, 13100 Aix-en-Provence. Ensoustitre, Unelonguehistoired'amour. Illustrations, photosettable auxpeints par l'auteur. Ce n'est pas un roman mais cela n'en est pas moins romanesque. Un romanesque de la vie quotidienne dans le Haut Chéliffen Algérie, entre 1930 et 1962. L'auteur nous dit : «Mon expérience personnelle me paraîtbienmodeste, et présomptueuse l'idée de me raconter... mais je me lanceavecmes motset mes dossiers... miroirs vivants, miroirs émouvants, miroirsdouloureuxquisejuxtaposent et composent un tableau de ma vie». Aux souvenirs s'ajoutent les témoignages: lettres de gens du pays, d'élèves, d'ouvriers, nombreuses photos et tableaux peints par l'auteur.

La courbe douce de la grenade Anna-Lise Blanchard - Editions Cahiers bleus-13€-5rueVaubecour69002Lyon - Préface Dominique Daguet.

Danssapréface, Dominique Daquet dit l'essentiel de ce livre :»Il s'agit danslespages d'Anne-Lise Blanchard, de vies quotidiennes, des plus simples, où le bonheur se lie au désastre, suspenduà quel que attente qui, peu à peu, allait sombrer dans la mort dont le nomest désespoir... Je ne puis penser en effet que ce qui a été vécu si fortement pardes millions d'hommes et de femmes en Algérie et jusqu'aux derniers jours, puisse ne pas fructifier dans les catacombes du souvenir et se dévoiler un jour en une moisson magnifique». L'auteur nous dit, enavant-propos, quel'ensemble deces textes a été écrit entre 1998 et 2001. Ilss'attachentàlamémoirevivantequi setransmet». L'écriture nous a séduits. On se laisse emporter. Tout est si vrai.

Une odeur d'Algérie

Du même auteur, un petit ouvrage de quelques pages, illustrées par Véronique Riéra, de poèmes nostalgiques.

Les collines de l'espoir

Arlette Schneider. Editions Hugues de Chivré.CommandesàenvoyeràTouraine Microéditions. Le Gros Chêne 37460 ChemillésurIndrois-26€portcompris.

Dély-Ibrahim, premier village français en Algérie, 1830-1962.

A la fois livre d'histoire, document sur la première implantation en Algérie et le côté autobiographique et anecdotique, nourrides témoignages

et souvenirs familiaux, de la mémoire de l'auteur, le livre se termine par unechronologiedesdateshistoriques importantes, une bibliographie et des documentsauthentiquesdesArchives Nationales. Cette histoire, faite de désespoirs et d'espoirs, de malheurs et de bonheurs, c'est celle de tous nos ancêtres et c'est pourquoi elle nous touche tant. Nous avons envie de la partager avec ceux qui ont connu des grands-parents pleins de souvenirs transmis par leurs propres parents, mais surtout, on aimerait faire lire ces témoignages à tous ceux qui n'imaginent pas la vie aventureuse de tous ces gens qui avaient quitté un village, uneviecertesparfoispéniblemaisqui n'imaginaient pas ce qui les attendait.

Il faut garder trace de ces vies passées, exemples de courage et de ténacité, garder trace et rendre hommage.

La Maison des Chacals Eveline Caduc Editions du Rocher, 2006, 17 €

En exergue, cette phrase de Khalil Gibran: «La passé n'est que la mémoire du présent, l'avenir en est le rêve». Le roman est une façon de voir et de présenter la guerre d'Algérie à traversleshommesdesdeuxcampsqui s'affrontent. Une histoire de deuxhommes, nés aux alentours de la Seconde Guerre mondiale, tous deux nés près de Sétif et qui, nous dit l'auteur, ont quelque chose à se pardonner. De plus, l'undeux, un journaliste, aucours d'un

voyageà Alger, a près l'indépendance, retrouve une Italienne qu'il amène à Tipasa. Il entreprend d'écrire l'histoire desonpèreet, en parallèle, celle deson ami algérien et estime :»Voilà donc mes personnages en scène, ils sont prêts pour le drame. Cette partie-là, jel'ai intitulée La Maison des Chacals». Ce sont des chapitres faits de conversations entre Algériens et Européens où chacun dit sa vérité. En ce tempslà, celui de la Maison des Chacals, les chiens et les chacals vivaient en bonne intelligence et les hommes ne se méfiaient pas d'eux. Eveline Caduc continuealorssachronique des événements, vécus et vus par les différents protagonistes. Son histoire y acquiert unevéritédouloureusemaisnécessaire. La Maison des Chacals n'avait peutêtre jamais existé mais les chacals et les chiens l'avaient pourtant habitée et y avaient vraiment connu la paix. Et cette mais on recule sans cessedans son souvenir, seul témoin de ce que certains ont voulu faire en Algérie, malgré le sens de l'histoire. Et maintenant, cette histoire, grâce à l'Italienne, va devenir un film, exorcisant peutêtretoutecettedouleur, incarnée par la maison des chacals.

Afrique, l'autre cours de l'histoire Rosendo Machimbo Perez-Société des Ecrivains - 21 €

Un universitaire s'efforce «d'aller à larencontredirectedesfaits, àl'analyse sommaire des difficultés de l'Afrique».

Il est très critique bien qu'il se défende de «donner des leçons ou des remèdes miracles pour régler la grande détresse de l'Afrique». Cet ouvrage sera suivi de deux autres tomes.

Les déboires de mon aventure... ou les tribulations d'un troufion Roger Beluze-Editions Bénévent-13€

Pour avoir écouté et interprété ce que disait le général De Gaulle : «Soldatsducontingent,refusezd'obéir aux ordres contraires à la nation», l'auteursemet dans une situation bien pénible dont il se sortira par une sorte de miracle.

Soldat de la guerre, soldat de la paix Général Jean Salvan Editions Italique, 26 €, 1 Chemin des Beauregards 78150 Triel-sur-Seine En sous-titre: Une vie au service de la France

L'ouvrage ne nous est pas encore parvenu. Nous en parlerons dès que nous l'aurons.

Parlez-moi du Texas Cécile Riéra Illustrations Véronique Riéra - XXIè S., Gutemberg, 13 €

Intitulée «roman», cette suite d'impression et de réflexions de jeunes filles, face aux soldats américains faisant irruption dans leurs petites vies et la bouleversant sans même parfois en avoir conscience. L'Amérique, pour elles, étant Clark Gable, Humphrey Bogart ou Robert Taylor!

Marie-Claire Micouleau Sicault a lu pour nous un important ouvrage et nous en parle.

Pour en finir avec la repentance coloniale Il s'agit du travail d'un historien, professeur à l'université Paris VIII, Daniel Lefeuvre paru chez Flammarion (septembre 2006, 18 €).

Cet ouvrage nous a paru tout à fait précieux et tout à fait réconfortant en ces temps d'auto flagellation permanente et d'acrimonie forcenée contre l'œuvre de colonisation de la France.

Rejetantlesallégationsmanichéennes et les accusations de « pillages », « d'extermination », voire de « génocide » (cf. Monsieur Bouteflika). l'auteur s'attache à rétablir la réalité des faits historiques. C'est à l'aide des sources, des chiffres et du contexte que Daniel Lefeuvre rectifie les occultations, les erreurs, les arbitraires des « sectateurs de la repentance coloniale ». Bref. tout ce bric à brac bourré d'anachronismeset d'approximations que l'intelligentsia bien pensante nousinfligeàlongueurdecampagnes outrancières: « Colonisation = exterminations », « Le livre noir du colonialisme »« La Franceface à ses crimes en Algérie » et autres bricolages intellectuels.

« .. à force de tordre les faits, de

grossir certains événements, d'en taire d'autres, de généraliser à tous les espaces et à toutes les époques des faits circonscrits, la colonisation que les repentants combattent n'entretient plus guère de liens avec les réalités complexes et diverses que les historiens rencontrent dans leurs recherches. »

L'historien, sans se faire le chantre du colonialisme, rétablit la connaissance du passé, refusant ainsi de fausserlejugement des jeunes générations abusées – et j'en sais quelque chose – par de trop nombreux enseignants.

« Falsifier l'histoire, c'est tromper les citoyens »

Ce n'est certes pas à la loi de dicter l'Histoire à l'enseignement, mais c'est aux historiens intègres de rétablir les faits détournés au profit des idéologies.

Caillou rouge Aline Cespédès-Vignes Editions Le Hameau, 15 €

Nousenparlerons dès que l'ouvrage nous parviendra.

Le Méditerranée-Niger, c'était le transsaharien Georges Chappelet - 5 volumes

L'auteur, universitaire, ingénieur civil, a séjourné 15 ans dans le Sud algérien et au Maroc. Il a fait partie du Service des Etudes du Méditerranée-Niger de 1942 à 1949. Durant cette période, ils'est passionné pour ce pro-



jet. Une loi du 22 mars 1941 annoncait la création du réseau de chemins deferdutranssaharien. Et les études de faisabilitéétaientaussitôtentreprises. C'est cette histoire, en forme de thèse, que Georges Chappeletra conte et qui vient d'être récompensée par le prix Henri Duveyrier, fondé en 1894, de la Société de Géographie. L'éloge de cet intéressant travail a été prononcé par Claude Collin-Delavaud. Cette étude a été entièrement réalisée par l'auteur etcomprend5volumes, depuis la description des travaux antérieurs, les origines et les raisons de cette création, son organisation (103 pages), les opérationstopographiquesindispensables et les difficultés de tous ordres (130

pages), lanouvelle orientation et les raisons de l'échec du projet, unepostfacepourl'expliquer(95 pages). Dans les deux volumes suivants, l'auteur présente des documents annexes (111 et 113 pages) qui éclairent le récit et l'étayent. Chaque volume comporte des cartes et des illustrations. Une importante bibliographie complète ce remarquable travail qui, jusque là, était à peu près ignoré. L'intérêt de cetteétuderésidedanslefaitque l'auteura été constamment sur le terrain et il est donc bien placé pour en parler. D'autre part, les documents proviennent de ses archivespersonnelles. Une conférenceestprogramméeenfévrier

2007 à la Société de Géographie et permettra peut-être de trouver un éditeur, ce qui donner a une diffusion méritée à cette étude. Un mécène pour rait aussi s'y intéresser. Nous le souhaitons bien vivement.

Algérie en affiches 1930-1960

Choix de 13 affiches de format 35x50 sur papier Amber Graphic de 240g/m2.Bondecommandeàenvoyer à Béatrix Baconnier 21, rue Crozatier 75012 Paris. Chèque à rédiger au nom de Baconnier 40 euros + 5 euros de frais de port. Mail: beabac@neuf.fr

Ace propos, nous vous rappelons le très bel ouvrage présenté et édité par Béatrix Baconnier, 60 euros.



Algérie 1930/1960 en affiches

&BACONNIER-COPAGIC

